

**Des vies mondaines**  
(sur *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* de Jean-Paul Dubois)\*

**Magalí Nazzarro**  
Universidad del Aconcagua y Universidad de Congreso, Mendoza



L'écrivain Jean-Paul Dubois est né le 20 février 1950 à Toulouse. Son parcours professionnel est très vaste : après des études en sociologie il est devenu journaliste et reporter. Plus d'une vingtaine d'œuvres confirment l'hétérogénéité de ses intérêts. Il a préfacé un livre de photographies sur des arbres millénaires et publié des chroniques telles que *L'Amérique m'inquiète* (1996) et *Jusque-là tout allait bien en Amérique* (2002). Par ailleurs, cet auteur a

---

\* Dubois, J. P. (2019). *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*. [Livre numérique Edition Kobo]. Paris : Édition de l'Olivier. 245 p. ISBN : 978-2-8236-1516-6.

écrit de nombreux romans à succès. Par exemple, *Vous aurez de mes nouvelles* (1991) a obtenu le Grand Prix de l'humour noir Xavier Forneret ; *Kennedy et moi* (1996) celui de France Télévisions ; les prix Femina et du roman FNAC pour *Une vie française* (2004) ; la distinction Alexandre-Vialatte pour *Le Cas Sneijder* (2012) mais aussi, le Prix Goncourt avec *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* (2019).

Parmi ces œuvres, quelques-unes ont été adaptées au cinéma et au théâtre. C'est le cas de *Le Condamné* (1993 court-métrage) et *Kennedy et moi* (1999). Le film *En chantier, monsieur Tanner* (2009) et la pièce de théâtre homonyme (2008) sont des adaptations de *Vous plaisantez Monsieur Tanner* (2006). En outre, *Le cas Sneijder* a été joué au théâtre en 2016 et dernièrement, *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi* a inspiré le film *Le Fils de Jean* (2016).

Cette introduction sert à mettre en contexte l'apparition de ce roman et la place qu'il occupe dans la production de Dubois. *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* est composé de onze chapitres. Le déroulement des événements est parsemé tout au long de l'histoire sans respecter un ordre chronologique. La narration ressemble à un casse-tête dont les pièces ne s'assemblent qu'à partir du dernier chapitre. Ainsi, l'auteur tisse une intrigue profonde chez les lecteurs qui est dénouée progressivement par de petites doses d'information soutenant l'attention jusqu'à la dernière ligne.

Tout d'abord, le premier chapitre « La prison de la rivière » décrit le pénitencier de Montréal, les conditions météorologiques et la vie à l'intérieur. Le bâtiment personnifie un organisme vivant avec un métabolisme d'où les prisonniers ne peuvent pas s'échapper « Bientôt le ventre de la prison pourra amorcer sa lente digestion, et, lentement, tous les hommes qui l'habitent, eux aussi, le temps d'une courte nuit, disparaîtront dans les oubliettes communes » (18, *Skagen, L'église ensablée*). Depuis neuf mois, Paul, le personnage principal, occupe une cellule, le « condo » accompagné de Patrick Horton. Cet homme possède un portrait particulièrement bouleversant. Il est grand comme « un homme et demi », condamné à vie pour meurtre, mais il a peur des

rongeurs. Par moments, il ressemble à un enfant et « souffre d'une phobie assez rare qui le poursuit depuis l'enfance. Il considère ses cheveux comme partie intégrante de son corps et le fait de les couper provoque chez lui une sorte de malaise physique » (18, *Montréal QC*). En somme, il peut éprouver un éventail de sentiments dès plus tendres aux plus atroces.

À propos de l'identité du protagoniste, elle ne se révèle qu'à partir du deuxième chapitre « Skagen, L'église ensablée ». Il est né en France mais après la rupture de ses parents il quitte son pays pour rencontrer son père qui était parti au Québec. Après sa mort, Paul déménage pour s'installer à Montréal. Il devient superintendant, un factotum de l'immeuble L'Excelsior, nom étant aussi extrême que les exigences du travail. Il s'occupe non seulement du bâtiment, de la piscine, du gazon, mais encore des gens âgés qui y vivent. Il entame des relations amicales, voire familiales, avec les propriétaires. Par contre, la mort du président de l'administration Noël Alexandre coupe ces liens. À sa place, le voisinage élit Edouard Sedwick. En effet, les conditions de travail durcissent et M. Sedwick pousse Paul à bout : « D'affable chambellan sous le règne d'Alexandre, je devins très vite l'acariâtre concierge du mandat sedwickien » (13, *L'avion, le tracteur et l'attente*). À partir de ce moment, la vie de Paul ne sera plus jamais la même.

En ce qui concerne sa vie en prison, Paul éprouve une profonde solitude qui finit quand ses morts, humains et non humains traversent les murs de la prison : sa femme Winona Mapachee, mi-algonquinemi-irlandaise ; son père Johanes, un pasteur protestant danois submergé par le doute et Nouk, sa chienne adorée. Leur présence montre des mondes cohabitants : les morts les plus vivants, la foi et les péchés, l'amour et la solitude. Winoma joue un rôle essentiel, car elle lui enseigne les valeurs, les rites et la vision du monde des indiens, c'est-à-dire, une façon différente de vivre dans le monde. Les limites spatio-temporelles ainsi que les lois humaines ne régissent pas la vie dans la prison. « Nous sommes restés tous ensemble, morts et vivant, serrés les uns

contre les autres, pour tenter de nous apporter ce dont nous manquons cruellement, un peu de chaleur et de réconfort » (9, *La profondeur des gorges*).

Tout au long de ce récit le temps et l'espace se déroulent sur un continuum, une sorte d'éternel retour nietzschéen. Johanes, son père, quitte le Danemark par amour, mais Paul y retourne pour y refaire sa vie. Puis, Paul se submerge dans la piscine avant et après sa révolte, comme prisonnier du bâtiment et comme un homme libre. Les morts sont toujours à ses côtés, dans sa cellule comme dans le casino. Ainsi, toutes les distinctions de culture, de conditions ou d'espèce disparaissent. En effet, sa chienne acquiert le même statut que les autres morts.

Par contre, cet éloignement de la réalité ne touche pas la vraisemblance de l'histoire et la connexion avec le monde extérieur. Tout le récit personnel s'accroche aux faits politiques et historiques : la prise du pouvoir de Barack Obama le jour de sa condamnation, mai 68 et la transformation de la vie familiale, le scandale de l'amiante dans les années 70 et l'affaire Pinto qui percutent la foi de son père. Ce déplacement d'un domaine subjectif vers la réalité la plus concrète se produit dans un ton homogène sans provoquer de sursauts, en témoignant le génie de l'auteur.

À travers ces sujets Dubois glisse une critique politique justifiée par différentes situations. D'une part, la vie des personnages est troublée par la croissance du capitalisme et ses valeurs économiques nées dans le sillage de la modernité. Premièrement, sa mère qui se trouve obligée de projeter des films pornographiques et après, se débarrasser de l'héritage familial, son cinéma. Puis, la vie des habitants au Canada est perturbée par l'exploitation minière. Un troisième exemple est la vente de l'église où son père exerçait son ministère pour devenir maison d'habitation. De plus, son ami Kieran Read lui montre que la vie comme la mort des gens sont représentées en chiffres d'affaires : « votre véritable valeur posthume dépendra peut-être du vice de l'avocat, de la vertu de l'adjuster, du passé qui fût le vôtre, du futur que vous n'aurez jamais, de la couleur de votre peau, de votre manque de pot et aussi de vos aptitudes en

matière de sexualité « satisfaisantes et fréquentes » » (10, *Le Beaver de Winona*). Enfin, la profusion de ces valeurs économiques atteint Paul et son travail. En somme, le principe est la rentabilité, c'est-à-dire, la réduction des dépenses, coûte que coûte, en transformant l'homme en machine. En même temps, les êtres inanimés engloutissent les gens : dans le cas de Paul, la prison ou L'Excelsior. En dehors des calculs, rien ne compte : « Plus de vingt ans de loyaux service (...) tout cela livré à l'oubli pour un bain de minuit » (7, *Retour à Skagen*). D'autre part, un certain cosmopolitisme reste à la base : l'être humain est exploité partout, en Amérique ou en Europe, dans le travail ou dans la religion, dans la prison ou en liberté. Les Hommes sont d'ici et d'ailleurs, mais le foyer est nulle part.

Cette idée du cosmopolitisme est renforcée par l'utilisation de mots de langues différentes : l'anglais, l'allemand, le français, le danois. Un cas singulier des expressions étrangères constitue la phrase allemande « Es muss sein ? Es muss sein » (24, *Retour à Skagen*) qui signale une sorte de fatalité, de destin ou de chance dont personne ne peut s'évader. Tous les personnages sont des inconnus, des anonymes avec des vies ordinaires et des habitudes pas du tout exceptionnelles. Cette fatalité de la vie justifie le titre du livre qui énonce à la fin la condition humaine : vivre avec ses croyances, ses réussites et ses maladresses, en d'autres termes, habiter le monde d'après la réalité de chacun.

De plus, cette phrase, établit le lien avec le compositeur Beethoven et le roman de Milan Kundera *L'insoutenable légèreté de l'être*. Mais la ressemblance ne s'arrête pas là. Le comportement de Paul est comparable à celui de Meursault, de *L'étranger* de Camus. Tous les deux sont des hommes révoltés. Les circonstances (météorologiques et de travail respectivement) déclenchent des réactions violentes qu'ils doivent purger en prison. Ils subissent des états d'inconscience : « Cela faisait des années que, sans m'en rendre compte, je gesticulais ainsi au fond de cet immeuble pathogène qui peu à peu m'avait dépossédé de tout » (10, *Retour à Skagen*). Cependant, Paul n'est pas indifférent comme Meursault, car il souffre, il aime, il est en colère. Bref, en

poursuivant des chemins différents, ils arrivent à l'affirmation d'eux-mêmes et de leurs vies.

D'un point de vue plus étendu et en tenant en compte la production de Dubois, *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* comporte des éléments similaires avec les œuvres précédentes. D'abord, les prénoms *Paul* et *Anna* ont déjà été utilisés. En outre, on découvre un certain ton biographique avec sa date de naissance : « Paul est né à Toulouse, le 20 février 1950 » (1, *Skagen, L'église ensablée*). Un autre aspect répété est le sport, dans ce cas, le hockey dont Patrick est passionné. Puis, l'accident d'avion, la précision du vocabulaire des voitures ou plutôt des moteurs, la souffrance des dents et la tondeuse sont aussi présents dans ce roman.

Finalement, cette œuvre offre un récit touchant, vivant, dynamique qui parcourt divers domaines de la vie : l'humour, l'amour, la tristesse, la mort, le travail. Au travers de descriptions riches, d'une narration charmante et d'un vocabulaire parfois vulgaire, chaque homme est concerné par le fait d'habiter le monde d'une façon unique. Ce roman ne constitue pas une nouveauté par rapport au style de Dubois. En effet, le prix Goncourt n'est que le corollaire et récompense la qualité de ses ouvrages.

## Références

Kundera, M. (2008). *La insupportable levedad del ser*. 29<sup>a</sup> ed. Barcelona: Tusquets. Traducción de Fernando de Valenzuela.

Camus, A (1971) *El extranjero*. Madrid: Alianza Editorial. Traducción de Bonifacio del Carril.